



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

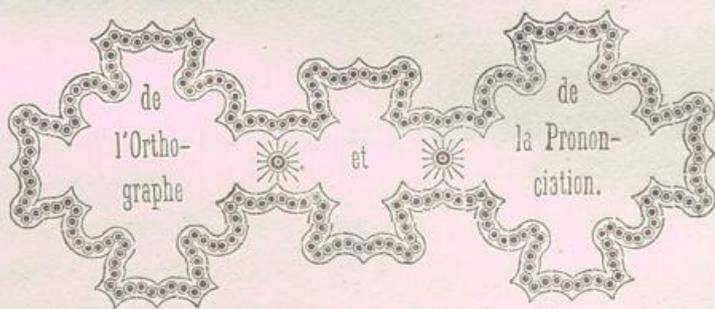
Poésies languedociennes et francaises

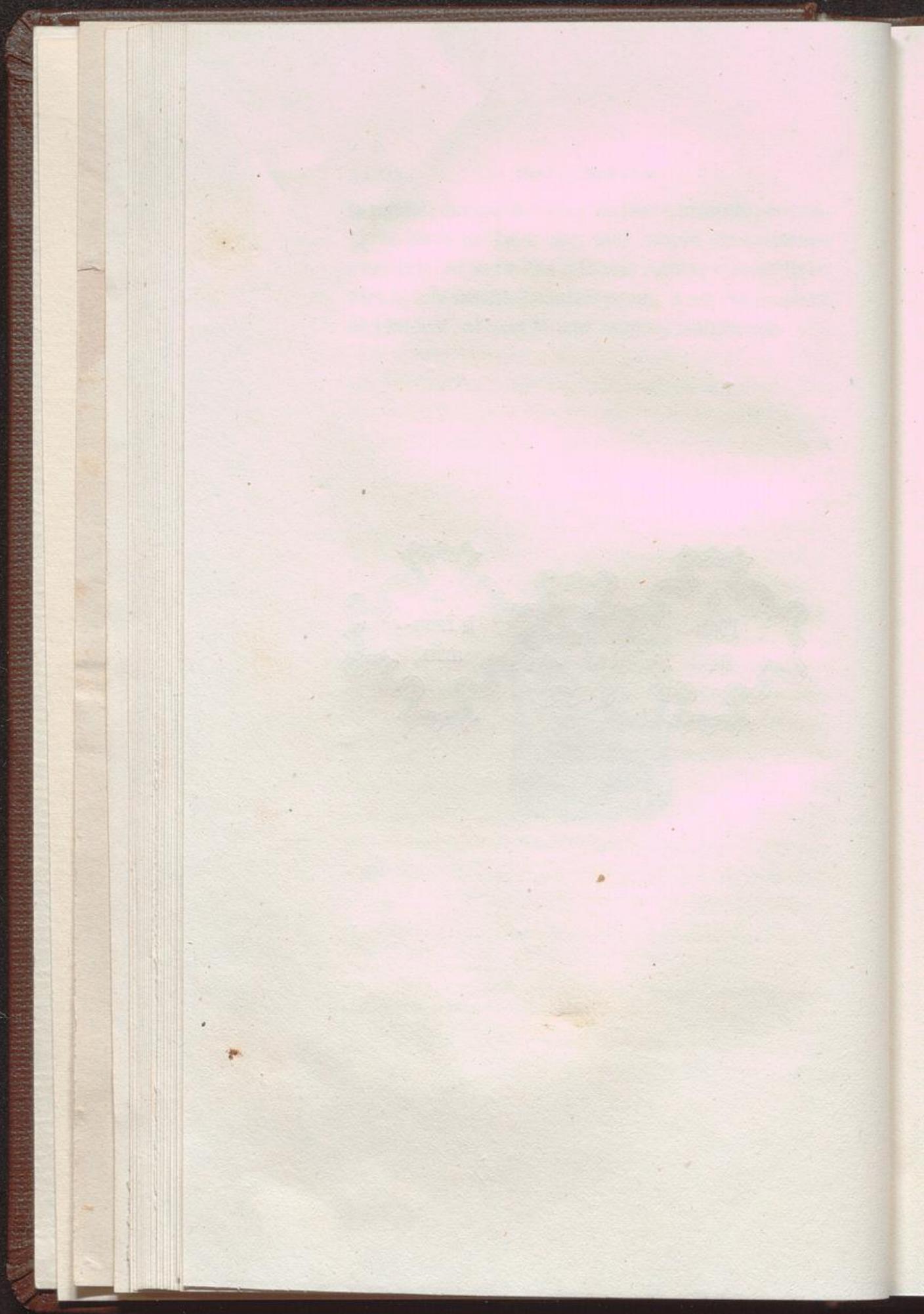
Gaillard, Auger

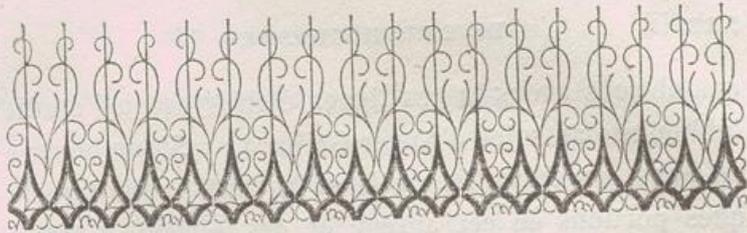
Albi, 1843

De l'orthographe et de la prononciation du dialecte albigeois.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-63568](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-63568)







DE L'ORTHOGRAPHE
ET
DE LA PRONONCIATION
DU
DIALECTE ALBIGEOIS.



Le dialecte albigeois dont se servait Auger Gaillard est une subdivision de l'Occitanien, l'un des dialectes du Toulousain ou *Moundi*, considéré comme l'idiôme commun de toute la Languedoc (*). Pour qui est familiarisé avec ce dialecte et a pris la peine de collationner les divers textes de notre poète, imprimés aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, il est évident qu'il n'était pas possible de reproduire littéralement aucune des anciennes éditions. Celle-ci était achevée,

(*) Al. Du Mège. Additions à l'Histoire de Languedoc, t. II. p. 63.

quand nous avons lu ces lignes écrites par un érudit bibliophile au sujet d'Auger Gaillard : « Si un homme du pays, un travailleur zélé et instruit publiait quelques portions de cet auteur et des écrivains patois du xv^e siècle, en y joignant les secours désirables pour la critique et l'explication du texte, ce serait un véritable service rendu à la science. Toutes ces vieilles éditions sont exécutées avec la dernière négligence ; l'orthographe est défigurée par la maladresse des imprimeurs, le sens s'y trouve quand il peut, c'est du luxe, et cependant à ces bouquins introuvables, se rattachent une foule de questions de bibliographie et d'histoire littéraire (*)». Devait-on en faisant un remaniement général devenu indispensable, adopter une orthographe uniforme, et exclure toutes les variantes qui s'éloignaient le plus de la prononciation actuelle ou de l'étymologie ? Un pareil système aurait eu, entre autres résultats, de rendre fausses ou défectueuses des rimes excellentes (**), et nous avons dû y renoncer jusqu'à un certain point.

(*) Gustave Brunet [de Bordeaux]. Notices et extraits de quelques ouvrages écrits en patois du midi de la France, p. 100, 101. --- Paris, 1840, in-12, tiré à cent exemplaires seulement

(**) Un exemple entre mille : le verbe *BAILLA*, (bailler, donner) doit aussi être écrit *BAYLA* pour rimer avec *SE MAYLA*. --- On remarquera sans doute dans ce volume plusieurs rimes aujourd'hui inadmissibles, comme *FILLE* et *INUTILE* [voy. *Rousard*, *PASSIM*]; mais cela ne paraissait autrefois nullement défectueux, pas plus que de laisser des hiatus dans un vers et de prononcer *FRIAND* en une seule syllabe, *POETE* et *ISAAC*, en deux. *Boileau*, si correct et si pur, faisait rimer *FRANÇAIS* avec *LOIS*; de même *A. Gaillard* a pu très-bien dire dans une de ses requêtes :

..... Je suis de ceux qui suivent les VERTUS,
Et puis, sans me vanter, je suis NÉCESSITEUX.

Il ne nous appartenait pas de régler les formes mobiles de l'idiôme d'Auger Gaillard, mais nous devons, tout en lui conservant sa vieille physionomie, le rendre intelligible, à première vue, à ceux qui le parlent encore.

Pour atteindre ce but avec plus de facilité nous avons, à l'exemple des premiers éditeurs de Goudelin, employé un signe distinctif entre les deux seules sortes d'*e* qui existent en *Moundi*, l'*e* semi-sonnant (fermé) et l'*e* pleni-sonnant (ouvert). Ce dernier est accentué dans cette édition, tout autant que notre vigilance l'a permis, et, par suite, il ne peut plus y avoir d'équivoque dans un grand nombre d'homonymes, tels que les suivants :

El, il, lui; — *él*, œil.

Dets, doigts; — *déts*, dix.

Pez, poids; — *péz*, pieds.

Peys, poisson; — *péys*, ensuite.

Bouletz, boulets; — *bouléts*, vous voulez.

Sen, sens; — *sén*, — nous sommes.

Vesen, voyant; — *vesén*, nous voyons.

Foures, forain; — *fourés*, qu'il fût.

Estelo, étoile; — *estélo*, étèle, copeau.

Te (pour *ten*), tient; — *té*, tiens (impératif).

C'est à tort qu'on jugerait cet accent inutile dans certains mots, comme *fér* et *guérro*, où la prononciation française dit assez que ces *e* ont un son ouvert; car il est bien des mots où cette similitude n'existe pas, par exemple dans *sec*, *permettre* dont tous les *e* sont semi-sonnants en albigeois et ont des

sons tout différents en français, quoiqu'ils soient écrits de la même manière.

Nous n'avons pas hésité non plus à adopter un autre signe prosodique qui facilite singulièrement la lecture et l'intelligence de plusieurs poètes méridionaux, c'est-à-dire le tréma sur tout *u* qui a le son *ou*. Cet *ü* forme toujours une diphtongue avec la voyelle *ou* les voyelles qui précèdent : lisez donc : *paüre, beüre* (pauvre, boire) comme s'ils étaient écrits : *paou-ré, beou-ré*. — *Claiü, ieü, bioü* (clé, je, bœuf,) se prononcent par la même raison *claou, yeou, bioou* et sont monosyllabes. En règle générale, la lettre *u*, précédée d'une voyelle, a le son *ou*. Il faut admettre quelques rares exceptions; ainsi Gaillard écrit souvent *aur* (du latin *aurum*) au lieu de *or*, et fait rimer *paur* (de *pavor*, peur) qu'il écrit aussi *por*, avec *cor, sor* (cœur, sœur), et *Cours* (Cahors) avec *cors* (corps); preuve qu'il ne prononçait pas *paour* et *Cahours*, comme en vieux français.

Y après une voyelle est toujours mouillé et sonne comme dans Mayence, ou comme l'*ï* dans *aïeul* et *païen*. Les anciennes éditions d'A. Gaillard n'ont le plus souvent qu'un *i* simple à la place de cet *y*. Nous l'avons scrupuleusement remis partout où il est utile à la prononciation.

Les consonnes labiales *b, v* avaient une prononciation analogue et étaient employées indifféremment l'une pour l'autre, ce qui a donné lieu au jeu de mots de Scaliger sur les gascons : *felices populi quibus VIVERE est BIBERE* ! Si A. Gaillard se conformait

habituellement à l'orthographe étymologique en écrivant *vido*, *voule*, *veni* etc., il est probable qu'il n'en prononçait pas moins *bido*, *boule*, *beni*, comme de nos jours.

Ch, *j*, *x* ou *cs* et *ps* se prononcent toujours dans le dialecte albigeois, *tz* : *Gabach*, *Jordi*, (Georges), *lox*, *esclox*, ou *locs*, *esclops*, lisez : *gabatz*, *Tzordi*, *lotz*, *esclotz*. Les substantifs terminés au singulier par *c*, *p* perdent ce son au pluriel pour prendre celui de *tz*, (quelquefois de *z*,) de telle sorte que les mots *loc*, *esclop* (lieu, sabot), par exemple, qui ne riment pas au singulier riment au pluriel. Dans un système orthographique rationnel que nous n'avons ni pu ni dû nous imposer dans cet ouvrage, on devrait, ce nous semble, représenter toujours les formes contractes de *cs*, *ps* à la fin des mots par la double lettre *x*.

G, se prononce aussi *tz* devant les voyelles *e*, *i* où il est souvent mis à la place de *j* (*Magestat* ou *Majestat* lisez : *Matzestat*); il garde le même son devant toutes les voyelles, lorsqu'il est suivi d'un *i* (*gi*), ainsi Gaillard écrivait indifféremment *deja* et *degia*, *pléjo* et *plégio* (pluie). D'après cela *Aügié* devait se prononcer autrefois comme aujourd'hui *Aou-tzè*.

Lh, *nh* ont un son mouillé : *palho*, *senhour*, lisez *paillio*, *segniour*.

En, sonne toujours comme dans *bénir*, *énorme*.

Un des caractères distinctifs des dialectes albigeois et *Moundi* est de perdre les consonnes finales *n*, *r* qui passèrent du latin dans la langue romane :

ainsi de *panis*, *manus*, *vinum*, *fenum*, *finis*, privés, selon l'usage, de leur désinence que remplace l'article, on a fait *pa*, *ma*, *vi* ou *bi*, *fe*, *fi*, et de *mulier*, *clarus*, *dare*, *precare* *natare*, *habere*, *occidere*, (en roman *aücir*) *inhibere*, on a fait *moulhié*, *cla*, *da*, *prega*, *nada*, *abe*, *aüci*, *enebi*. Ce n'est pas seulement à la fin des mots que se montre l'antipathie très prononcée (*) du *Moundi* pour les consonnes *n*, *r*, mais on l'observe aussi dans le corps des mots eux-mêmes, lorsque ces lettres sont suivies d'une autre consonne; ainsi Gaillard écrivait souvent *moustra*, *pessa*, *messoungio*, *efan*, au lieu de *mounstra*, *pensa*, *mensoungio*, *enfan*, et *boussou*, *secous*, *belous*, pour *bourso*, *secours*, *belours*. Ces consonnes *n*, *r*, lorsqu'elles étaient écrites, ne se faisaient presque pas sentir dans la prononciation de certains mots (**), de telle sorte qu'on ne croyait pas user d'une licence poétique en employant des rimes comme celles-ci :

Ieü aymi may mena dos houros l'haste,
 Que fa soupa d'yoüs moussur coumo un *pastre* (***)

 Ieü nou souy pas boussi home de *lettros*,
 Car en moun tens éy fachios cent *carretos*.

(*) Voy. une curieuse brochure (in-8: Digne, 1840) de M. le docteur Honnorat, intitulée : *Projet d'un dictionn. provençal-français etc.*

(**) Par exemple dans *MOUSSUR*, écrit au lieu de *MOUNSUR* et qu'on prononce *MOUSSU*.

(***) Vers adressés à M. de Santorse au sujet d'un mauvais souper que fit A. Gaillard chez M. de Pierre-Buffière un vendredi et EN DOUBLANT LE PAS, parce que le roi envoya un page dire à M. de Pierre-Buffière de l'accompagner à la chasse et qu'il était déjà à cheval.

Auger Gaillard parlait la langue albigeoise ou rabastinoise, ainsi qu'il l'appelle quelquefois, à peu de chose près comme on la parle aujourd'hui dans sa ville natale : sauf quelques mots tombés en désuétude, certaines inversions vieilles et des désinences modifiées (*), elle est indentique. Nous nous bornons à ce petit nombre d'observations destinées à rendre la lecture de cet ouvrage moins difficile, car nous sentons au-dessus de nos forces de noter ce chant naturel de la langue *Moundine*, et de faire comprendre la douce harmonie qui flatte l'oreille lorsqu'elle est bien accentuée (**).

(*) Par exemple : PENSADO, AGUÉSSO employés pour PENSABI, AGUÉSSI (je pensais, que j'eusse), et la 3. pers. du pl. de l'ind. imparf. des verbes en *i* et en *e* que Gaillard terminait presque toujours en *IOU* (VENIOU) et qui est aujourd'hui régulièrement terminée en *ION* (BENION, ils venaient). Fallait-il mettre un tréma sur l'*u* final, afin qu'on prononçât VENIOOU? Nous l'aurions sans doute fait, si nous n'avions entendu prononcer dans les montagnes de l'Albigeois, limitrophes du Rouergue et du Quercy, où la langue populaire s'est conservée plus pure que dans les plaines voisines du Toulousain, ABIOU, DOURMIOU, tout aussi souvent que ABIOOU, DOURMIOOU.

(**) On pourrait dire qu'en général les intonations portent sur les pénultièmes, sur les *x* mouillés qui forment toujours une diptongue avec la voyelle qui précède, sur le *é* et les *û*; mais comment apprendre autrement que par l'usage, que *essr*, signifie je vois, ou voisin, selon qu'on fait porter l'accent tonique sur la première ou sur la deuxième syllabe!

